

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

**LA VIE N'EST PAS  
UN ROMAN DE  
SUSAN COOPER**

Du même auteur chez Voir de Près,  
éditions en grands caractères :

*Clara lit Proust*

STÉPHANE CARLIER

**LA VIE N'EST PAS  
UN ROMAN DE  
SUSAN COOPER**

*Roman*



**VOIR DE PRÈS**

© 2024, Le Cherche Midi.  
© 2024, Voir de Près  
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-689-7

VOIR DE PRÈS  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*La vie est une tragédie pour celui  
qui sent et une comédie pour celui  
qui pense.*

La Bruyère

## **NOTE DE L'AUTEUR**

Bien que Susan Cooper réside dans notre pays de manière permanente depuis 1987, ses fautes de français sont nombreuses. Dans un souci de lisibilité et pour un plus grand confort de lecture, elles ont été corrigées dans le texte qui suit. Seuls les jurons qu'il lui arrive de proférer et lui viennent naturellement dans sa langue natale ont été laissés.

Rien ne soulage comme de sortir d'un cauchemar, se dit-elle en émergeant du sien. Et rassurée maintenant qu'elle s'en libère, un peu par bravade aussi, elle se force à en éprouver une dernière fois les sensations mourantes. La pluie d'insultes qui ne s'arrête plus, les mains serrant le haut de sa gorge, la salive projetée sur son front, ses paupières...

Ce n'était pas un cauchemar. Elle le réalise en découvrant le tableau accroché devant elle, une peinture monumentale qu'elle ne connaît pas, une variation de stries allant du noir au bleu qu'elle voit pour la première fois. L'odeur aussi lui est inconnue. L'odeur de la pièce. Ce n'est pas celle de son appartement mais



un parfum discret de cèdre ou de santal, d'un arbre qui doit avoir un joli nom comme ça, un parfum qui dit *Bienvenue dans ce lieu propre et riche*, comme celui de la boutique Dior où travaille Nawel.

C'est très grand, très beau. Les murs sont couverts de panneaux de bois sombre, la lumière vient du bas, comme si les canapés et le tapis blanc cassé la captaient à travers la baie vitrée pour la projeter dans la pièce. Il y a un écran de télé immense, une vitrine éclairée de l'intérieur et, posée par terre, une statue en bronze très réaliste, la reproduction presque grandeur nature d'un guerrier agenouillé, une espèce de samouraï qui regarde devant lui en fronçant les sourcils.

D'autres images lui viennent maintenant qu'elle est éveillée. Quand l'homme est assis dans un fauteuil, hier soir, qu'elle lui grimpe dessus et l'em-

brasse avec fougue. Quand, dans la voiture, il monte le son et qu'ensemble ils se mettent à chanter *Perdere l'amore*. Quand, plus tard, dans la chambre, elle attrape l'escarpin pour... Non, ça n'a pas pu se passer comme ça. Souvent, elle est surprise par la précision de ses rêves, elle se demande comment son cerveau s'y est pris pour construire de tels scénarios, imaginer les détails de lieux qu'elle n'a jamais visités, de personnes qu'elle n'a pas rencontrées, au point quelquefois que ça en devient flippant. Le coup de l'escarpin, elle l'a forcément rêvé... Mais alors cette peinture monumentale, cet intérieur luxueux ?

Elle se lève avec lenteur mais c'est encore trop brusque. Un étourdissement la saisit qui l'oblige à attendre, une main posée sur le dossier du canapé, que s'estompe l'impression qu'elle va crever, là, dans ce lieu qui lui est étranger. Elle a

le mal de tête qu'elle aurait si quelqu'un avait passé les dernières heures à essayer de lui fendre le crâne avec un osselet. *Le gin, c'est immonde*, murmure-t-elle en se remettant en mouvement. Une dizaine de pas la séparent de la chambre, une moitié sur le tapis, l'autre sur le marbre froid. Elle ouvre la porte, aperçoit le carnage et referme aussitôt. Il n'a pas bougé. Forcément. Les morts ne se déplacent pas. Prise d'une envie de vomir et de pleurer, elle revient sur ses pas et alors se souvient : ce trajet de la chambre au salon, elle l'a déjà fait, cette nuit. Et, comme cette nuit, elle s'accroupit au bout du canapé, tout contre, comme s'il la protégeait de ce qu'elle a vu dans la chambre.

Elle ne pleure pas, ne vomit pas. Elle n'a plus mal au crâne ou, plutôt, ne le sent plus. Elle se contente de fixer le samouraï, à quelques mètres de là. Elle

donnerait cher pour échanger sa place avec lui. Il fronce les sourcils mais c'est sans doute qu'il se concentre. Les choses sont forcément mieux engagées pour lui que pour elle.

Ses yeux se ferment de fatigue et d'écoeurement, ses pensées se rassemblent. Et maintenant, quoi ? Qu'est-ce qu'on est censé faire quand on a fracassé le crâne d'un type qu'on ne connaissait pas quelques heures plus tôt ?

# 1

*Tout part de la première phrase. Les mots qui suivent sont un peu ses enfants. Quand je commence Un parfum de rose et de sang par « Huit heures sonnaient à l'horloge de l'hôtel Balmoral et Harold Minck savait qu'il mourrait ce jour-là », il semble que je sais exactement quel livre je vais écrire.*

*Susan Cooper*

– Romancière britannique née dans le district de Redbridge, à Londres, le 1<sup>er</sup> juin 1958, je suis connue pour mes polars sombres, truffés de descriptions morbides. Fascinée par le tréfonds de la nature humaine, je publie en 2001 mon livre le plus célèbre, *Un parfum de*

*rose et de sang*, qui obtient le Grand Prix de littérature policière et devient un film avec Anthony Hopkins. Auteure, à ce jour, de plus de cinquante romans traduits dans vingt-cinq langues, je suis anoblie par Élisabeth II en 2011. Établie à Paris depuis trente-cinq ans, on me voit souvent promener mon bouledogue anglais dans le quartier du Palais-Royal. Je suis, je suis... ?

Aucun des candidats n'avait trouvé la réponse. En entendant *Grand Prix de littérature policière*, l'un avait proposé Mary Higgins Clark, ce qui ne manquait pas de sens. L'autre avait suggéré Vanessa Redgrave, tout bas et en grimaçant tant il savait sa proposition absurde, Miss Redgrave étant, comme chacun sait, une actrice de théâtre et de cinéma. *Je ne suis pas Vanessa Redgrave*, avait repris l'animateur, avant d'annoncer la réponse comme il le faisait à chaque fois, ses

fiches en l'air et son auriculaire relevé, probablement soulagé que Susan Cooper fût un nom simple, aisément prononçable pour un Français, contrairement à Springsteen, Gyllenhaal ou, le pire de tous, McConaughey.

Susan, qui ne regardait pas la télévision, ne sut que plus tard qu'on l'avait mentionnée dans *Questions pour un champion*. C'est Bruno, son assistant, qui le lui apprit en se gardant bien d'ajouter qu'aucun des candidats ne l'avait identifiée. Elle parut s'en réjouir mais c'était en quelque sorte par défaut, parce qu'un *Ah oui ?* accompagné d'un hochement de tête lui semblait la réaction appropriée, attendue d'une personnalité apprenant cette nouvelle. Elle s'intéressait aux événements d'importance (élections générales britanniques, sélection d'un de ses livres à un prix prestigieux) ou, à l'opposé, aux détails (position d'une main sur